

La nazification de l'adversaire : point Godwin ou banalisation du mal ?¹

Vincent Mariscal

Introduction

Aujourd'hui, il semble que le fait d'insulter son adversaire en le traitant de « nazi » soit devenu monnaie courante. Le phénomène s'étend rapidement et il ne connaît pas, apparemment, de frontières idéologiques précises. Certains grands médias font même référence au nazisme de manière parfaitement décomplexée. On se souvient par exemple de la couverture du *Monde*, M du 29 décembre 2018 où le Président français Emmanuel Macron, en plein mouvement des gilets jaunes, apparaissait dans une illustration inspirée par un photomontage de Lincoln Agnew représentant Adolf Hitler². La comparaison est extravagante mais l'effet est garanti. L'insulte « nazie » semble ainsi être en passe de devenir aussi générique que « fasciste » ou « facho ».

Il s'agit de comprendre, dans cet article, ce que signifie cette nazification de l'adversaire. Est-ce une simple atteinte du point Godwin ou a-t-on affaire à une banalisation du mal, dans le sens où le nazisme serait de moins en moins vu comme le symbole de la monstruosité ultime ? Les réseaux sociaux, l'accélération de l'information essentiellement basée sur les émotions³ fissureraient-elles peu à peu le devoir de mémoire ?

Notre but n'est pas de prendre parti pour l'une ou l'autre opinion, que ce soit dans le domaine du féminisme, du bon usage de la langue ou du véganisme, mais de montrer que le biais vers lequel nous entraîne l'utilisation décontextualisée et dé-référentialisée du nazisme représente de réels dangers, notamment pour le débat démocratique. Nous pensons qu'il est urgent de dénazifier les conflits et les controverses, sans quoi cette idéologie meurtrière risque de perdre sa puissance évocatrice qui est un repère moral crucial dans notre société.

Nous allons tout d'abord prendre quelques exemples de l'utilisation de la référence au nazisme dans les sphères médiatico-intellectuelles où l'on opère un certain nombre d'amalgames, mais sans ignorer la nature de l'Holocauste. Ensuite, nous verrons d'autres cas où la référence au nazisme est bien présente mais où le contenu historique semble absent. Enfin, nous nous demanderons si cette nazification de l'adversaire relève de l'atteinte du point Godwin, de la banalisation du mal ou d'un problème plus profond.

La banalisation du nazisme dans les sphères médiatico-intellectuelles

Le négationnisme de Dieudonné à Soral

Les téléspectateurs qui regardaient l'émission « On ne peut pas plaire à tout le monde » le 1^{er} décembre 2003 sur France 3, se souviennent de Dieudonné grimé en juif orthodoxe et portant un uniforme militaire, qui terminait sa prestation par un salut nazi en criant « Isra-heil ». Cet amalgame entre Israéliens et nazis a déclenché de réels questionnements sur le rôle de ce type d'humour dans la banalisation de l'antisémitisme. L'humoriste, qui s'est depuis enfermé dans ses obsessions antisionistes, a également popularisé le geste dit de la « quenelle », un salut nazi inversé, devenu le signe de ralliement de certains de ses admirateurs. Il a aussi contribué à

¹ Je remercie Frédéric Srouf de m'avoir donné l'idée d'écrire cet article.

² Voir : <https://imagesociale.fr/6975?fbclid=IwAR0L6QHUpGQHTUofTeR4siLHn5Vss3R3Gaf-BKZez8bRSDBCYOkxbYKjtt8>, consulté le 19/11/2020.

³ ROSA H., *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2014.

diffuser les thèses négationnistes en invitant, en 2008, le chef de file de ce mouvement, Robert Faurisson, à faire une apparition sur la scène du Zénith de Paris pendant son spectacle. Hormis ses relations avérées avec Jean-Marie Le Pen, lui-même condamné pour son négationnisme, Dieudonné est aussi connu pour ses liens avec un autre apologiste de l'antisémitisme et de l'antisionisme, Alain Soral.

Des personnalités médiatiques comme Dieudonné ou Soral participent à la diffusion de l'idée que la condamnation universelle de la Shoah est le symbole du politiquement correct et de l'oppression des citoyens par une classe médiatico-politique manipulatrice. Mais, chez eux, les références au nazisme conservent une certaine consistance historique. Nous n'avons donc pas affaire à une banalisation méconnaissant la nature du nazisme, mais à des personnalités qui l'instrumentalisent pour nourrir leur narcissisme. Si banalisation il y a, elle est la conséquence du fait que ces individus suivis par un public nombreux, prétendent que l'Holocauste est un mensonge dont le seul but est de légitimer la colonisation d'Israël. Le danger de ce négationnisme est notamment d'insensibiliser un public parfois très jeune, au martyre des populations massacrées par les nazis.

Paul Ariès : l'amalgame entre véganisme et nazisme

Paul Ariès⁴ a publié en 2020 un brûlot dans lequel il compare les végétariens aux nazis. Il dit répliquer à la nazification dont les omnivores feraient l'objet de la part des végétariens et des antispécistes. Ainsi, les personnes consommant des produits issus de l'exploitation animale seraient accusées « d'être des criminels dignes des gardiens de camps d'extermination nazis »⁵.

Une partie de l'argumentation d'Ariès repose sur l'idée que le véganisme serait à la mode chez les néonazis car cela était déjà une pratique courante chez les nazis⁶. Il revient sur le fait que tel fut le choix alimentaire d'Adolf Hitler lui-même et de nombreux hauts dignitaires du Reich⁷. Ce régime spécifique aurait été adopté par pur choix idéologique, les nazis étant décrits comme des militants écologistes, voire comme des précurseurs de l'antispécisme⁸. L'amalgame est donc vite opéré entre (néo)nazis, végétariens et antispécistes. Pourtant, Paul Ariès⁹ ne donne aucun argument qui ne soit pas poussif pour alimenter son affirmation et il semble surtout animé par une haine contre les végétariens.

En 2012, l'historien Johann Chapoutot¹⁰ critiquait cette tendance à la « *reductio ad Hitlerum* » des écologistes. Les prémices de cet amalgame tiendraient au fait que les nazis auraient été les premiers à promulguer des lois pour protéger la nature. Cependant, Chapoutot¹¹ montre que notre « conception de l'environnement comme système dans lequel l'humain intervient à titre de paramètre modifiant ou perturbateur » est « absente des préoccupations des nazis et de ceux qui les précèdent ». Paradoxalement, Paul Ariès¹² qui s'inspire de l'article de Chapoutot¹³, paraît ignorer les arguments de l'historien. Nous mesurons ici à quel point la sélection des seuls aspects permettant d'appuyer une thèse en ignorant les objections, peut nourrir la nazification de l'adversaire.

⁴ ARIÈS P., *Lettre ouverte aux mangeurs de viande qui souhaitent le rester sans culpabiliser*, Paris, Larousse, 2020

⁵ *Ibid.*, p. 10.

⁶ *Ibid.*, p. 20-21.

⁷ *Ibid.*, p. 22.

⁸ *Ibid.*, p. 23-24.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ CHAPOUTOT J., « Les nazis et la "nature". Protection ou prédation ? », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°113, 2012, p. 29.

¹¹ *Ibid.*, p. 30.

¹² ARIÈS P., *op. cit.*, p. 22, 25.

¹³ CHAPOUTOT J., *op. cit.*

La crise sanitaire et le spectre d'un nouvel Holocauste

En novembre 2020, Pierre Barnérias et Christophe Cossé diffusent le documentaire « Hold-up », où ils affirment que la pandémie de Covid-19 serait un complot à grande échelle au profit de quelques oligarques. Dans ce film, nous voyons se succéder des intervenants venus d'horizons très différents, mais aussi de nombreux documents, dont le contenu est souvent flou, censés nous prouver que nous sommes manipulés.

Une intervenante a particulièrement frappé les esprits. Il s'agit de la sociologue Monique Pinçon-Charlot qui prétend, sans aucune précaution rhétorique, que nous serions entrés dans une « troisième guerre mondiale » qui, à la différence des deux précédentes, serait une « guerre de classe » menée par les plus riches contre les plus pauvres. Elle compare explicitement les riches aux nazis, dont le but serait d'éliminer la partie la plus pauvre de la planète. Il s'agirait donc d'un véritable Holocauste déguisé en pandémie.

Un autre aspect du documentaire fait référence aux crimes nazis. Il s'agit de la prétendue euthanasie des personnes âgées à l'aide du Rivotril, qui est une substance utilisée dans le cadre des soins palliatifs. Sans entrer dans les détails¹⁴, les auteurs du documentaire nous laissent penser que l'on exterminerait une grande partie des personnes dont on ne voudrait plus s'occuper dans les hôpitaux et les EHPAD, comme le régime nazi le fit avec les personnes handicapées.

Nous voyons bien, encore une fois, comment les arguments, les preuves et, possiblement, les intervenants ont été manipulés pour alimenter une analogie trompeuse entre des événements que nous vivons actuellement et le nazisme.

Quand la mémoire de la Shoah fait défaut

Les « *feminazis* »

Le terme « *feminazi* » est un néologisme forgé dans les années 1990 par l'éditorialiste ultra-conservateur américain Rush Limbaugh. Il utilisait ce terme, à l'origine, pour dénoncer l'attitude des femmes défendant le droit à la contraception et à l'avortement. Limbaugh a notamment inspiré les mouvements « *pro-life* » qui comparent l'interruption de grossesse à un assassinat, voire à un génocide lorsque l'on intervient sur des embryons présentant un handicap.

Plusieurs ouvrages ont été publiés en reprenant cette idée de « *feminazi* », comme ceux de Gary Snow¹⁵ ou de Felix Wilson et Tamara Lopez¹⁶. Ces deux ouvrages présentent une ruse rhétorique classique : ils emploient des caractéristiques du discours scientifique pour rappeler continuellement que c'est la science qui a établi avant eux les faits qu'ils énoncent. Cependant, les sources et les références sont généralement absentes et, quand elles sont citées, elles sont partielles et donc difficiles à identifier avec précision.

Les auteurs de ces livres assument l'utilisation du suffixe « -nazi ». Ils reprochent aux « *feminazis* » leur caractère « suprémaciste ». Selon eux, ce sont des féministes extrémistes qui visent la domination des hommes plutôt que l'égalité. Ainsi, il s'agirait d'un mouvement « oppressif », « totalitaire » et « fasciste », en d'autres termes de nazies qui prendraient le féminisme comme prétexte pour dominer les hommes¹⁷.

¹⁴ L'article suivant détaille les faits : https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2020/11/12/covid-19-les-contre-verites-de-hold-up-le-documentaire-a-succes-qui-pretend-devoiler-la-face-cachee-de-l-epidemie_6059526_4355770.html#huit-anchor-l-intox-du-rivotril-, consulté le 17/11/2020.

¹⁵ SNOW G., *Anti-Feminism, why we should all be Equalists*, Autoédition, 2015.

¹⁶ WILSON F. et LOPEZ T., *Feminazis : Psycho-social portrait of extreme feminism and the risks of politically correct thinking dictatorship*, Autoédition, 2020.

¹⁷ SNOW G., *op. cit.*, p. 1.

Selon Snow¹⁸, la médiatisation des combats féministes ne serait qu'une forme de propagande, comme la condamnation de personnalités telles que Roman Polanski, dont le but serait de réduire au silence les opposants aux « *feminazis* ». Gary Snow¹⁹ prétend que les « *feminazis* » veulent « retirer aux gens leur liberté d'expression, comme le firent les Nazis »²⁰. Wilson et Lopez²¹ vont même jusqu'à prétendre que, si Joseph Goebbels avait vécu au 21^e siècle, il serait devenu lui-même un « *feminazi* »²².

Wilson et Lopez²³ identifient même les juifs aux hommes qui seraient les boucs émissaires de ces « *feminazis* ». Les auteurs extrapolent souvent à partir d'exemples issus du « féminisme ostentatoire », qui est une stratégie consistant à rendre plus visible, dans l'espace public, le combat féministe. C'est le cas, par exemple, de la féminisation de la grammaire et du lexique²⁴, du *SCUM Manifesto* de Valerie Solanas en 1967, de l'hashtag #killallmen ou, récemment, du livre de Pauline Harmange²⁵.

Nous voyons, à travers l'exemple du terme « *feminazi* » que, si la référence aux crimes nazis n'a pas complètement disparu, elle se retrouve noyée dans un discours spéculatif construit à partir d'amalgames grossiers. Ce qui prédomine, ici, est le rejet d'une société non patriarcale et non oppressive envers les femmes, qui est vue comme une sorte d'épuration du genre masculin.

Les « *grammar nazis* »

Les « *grammar nazis* » sont moins médiatisés que les « *feminazis* », peut-être parce que leur domaine de compétence est plus restreint et n'interroge pas de la même manière les fondements de notre société. De plus, le « *grammar nazi* » est souvent vu de manière caricaturale et parodique. Il fait l'objet de quelques autopublications comme *Grammar Nazis are Not Always Rite, Right, Write* de Robert Swisher²⁶ ou *To Beat a Grammarian* de Tim Learn²⁷. Il s'agit de manuels de langue dont le but est de montrer comment répondre aux arguments des « *grammar nazis* ».

Ces derniers sont définis comme étant obsédés par le bon usage de la langue et comme des personnes ne pouvant résister à corriger autrui avec le plus grand manque de tact, de manière à montrer leur supériorité. On retrouve l'image du vieux professeur pointilleux et maniaque²⁸, du zélote qui suit les règles sans se poser la moindre question. C'est ce que l'on appelle en linguistique un « normativiste », qui est l'adversaire du « descriptiviste » n'ayant pas pour but d'indiquer quelles sont les formes correctes, mais d'étudier les langues en usage.

Malgré nos recherches, nous n'avons rien trouvé qui justifie, dans les descriptions du « *grammar nazi* », l'usage du suffixe « -nazi ». Même dans le roman de Frédéric Soulier²⁹, où le « *Grammar Nazi* » est un tueur en série assassinant des femmes dont l'orthographe est chroniquement défectueuse, il n'existe aucun lien direct avec le nazisme. Nous voyons donc

¹⁸ *Ibid.*, p. 1-3.

¹⁹ *Ibid.*, p. 8.

²⁰ « *removing peoples freedom of speech, just as the Nazis did* », *Ibid.*, p. 8.

²¹ WILSON F. et LOPEZ T., *op. cit.*, p. 116.

²² « *we have no doubt: if today Goebbels lived he would be a Hegelian of the gender struggle, Goebbels if wake up in the 21st century would become feminazi. He was a bureaucrat, someone who adapts to the fashion idea of the moment* », *Ibid.*, p. 755.

²³ *Ibid.*, p. 660.

²⁴ LESSARD M. et ZACCOUR S., *Manuel de grammaire non sexiste : le masculin ne l'emporte plus !* Paris, Syllepse, 2018, p. 32-33.

²⁵ HARMANGE P., *Moi les hommes, je les déteste*, Paris, Seuil, 2020.

²⁶ SWISHER R. K., *Grammar Nazis are Not Always Rite, Right, Write : Based on a creative writing course that repudiates most of what is considered proper for writing fiction*, Open Talon Press, 2017.

²⁷ LEARN T., *To Beat a Grammarian : A book to help edit and keep grammar Nazis off your back*, Autoédition, 2016.

²⁸ SWISHER R. K., *op. cit.*, p. 27-30.

²⁹ SOULIER F., *La visiteuse de prison et le Grammar Nazi*, Autoédition, 2017.

que le mot « nazi » est, encore davantage que dans le cas du néologisme « *feminazi* », parfaitement dé-référentialisé en étant détaché de son contexte historique et idéologique originel. « Nazi » désigne ici, sommairement, quelqu'un qui fait preuve d'une certaine radicalité.

Point Godwin ou banalisation du mal ?

La nazification de l'adversaire comme atteinte du point Godwin ?

François de Smet³⁰ définit le point Godwin comme « une norme de langage et de valeur », une « ligne rouge » que l'on dépasse en comparant un phénomène de société, une personnalité ou un événement au nazisme ou à la Shoah. Selon Mike Godwin à l'origine de cette théorie, plus une discussion dure longtemps plus le risque de voir arriver une référence au nazisme est importante. Cela serait le signe d'un manque d'arguments et entrainerait la clôture de la discussion.

Le point Godwin serait ainsi indépassable, le nazisme symbolisant le mal à l'état pur, ce régime ayant mis en place une logistique inouïe dans le but d'éradiquer des millions de personnes. Dans ce sens, le fait de traiter son adversaire de « nazi » est l'expression ultime du dégoût qu'il vous inspire.

Lorsque l'on atteint le point Godwin, la référence au nazisme est souvent explicite, même si l'on ne peut pas toujours mesurer le degré de connaissances historiques de la personne qui use de ce type d'analogie. Il est ainsi parfois difficile de savoir comment on passe du problème traité à l'insulte « nazie »³¹.

Dans les exemples cités, tous ne semblent pas correspondre à l'archétype de la « *reductio ad Hitlerum* » décrit par de Smet³². En effet, pour ce qui est des expressions « *feminazi* » et « *grammar nazi* », les auteurs ne semblent pas assumer une référence directe à l'Holocauste. En effet, il n'est jamais dit explicitement, à part peut-être chez Rush Limbaugh, quel rôle l'aspect génocidaire devrait jouer dans les projets des « *feminazis* » ou des « *grammar nazis* ». Ainsi, l'usage du suffixe « -nazi » est inapproprié et, comme François de Smet³³ le montre, il nous fait entrer dans un dangereux « processus de désacralisation du mal qui prend, aujourd'hui, des proportions inquiétantes ».

La nazification comme tolérance à la souffrance d'autrui ?

La nazification de l'adversaire peut-elle être assimilée à une forme de « banalisation » du nazisme et de ses crimes de masse ? Comme le rappelle le psychiatre Christophe Dejours³⁴, la « banalisation du mal » ne doit pas être cantonnée au cas d'Adolf Eichmann et la référence au nazisme n'est pas toujours nécessaire. Il s'agit d'observer, plus largement, cette banalisation sous l'angle de la tolérance de plus en plus grande de notre société à la souffrance d'autrui³⁵.

Nous pouvons prendre l'exemple de cette publication d'un militant anti-masques qui comparait, sur Facebook, le port de l'étoile jaune à celui des masques utilisés pour lutter contre la Covid-19. Deux photographies sont juxtaposées, l'une présentant des juifs en file indienne portant l'étoile jaune avec le commentaire « C'est juste une étoile » et l'autre où l'on voit des jeunes gens en classe portant un masque chirurgical où il est inscrit « C'est juste un masque ». Le tout est résumé par la phrase suivante : « vous connaissez la suite ! ».

³⁰ SMET F. de, *Reductio ad Hitlerum : une théorie du point Godwin*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014, p. 10.

³¹ LINDENBERG D., *Le rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Paris, Seuil, 2002, p. 28.

³² SMET F. de, *op. cit.*

³³ *Ibid.*, p. 62.

³⁴ DEJOURS C., *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 2009.

³⁵ *Ibid.*, p. 106.

Le commentaire d'un Internaute répondant à ceux trouvant cet amalgame douteux, est édifiant : « c'est bon c'est pas le seul massacre qui a existé dans le monde, d'autres ont fait bien plus de morts, mais on peut jamais rien comparer à ça, désolé mais la pleurnicherie a assez duré ». L'utilisation du terme « pleurnicherie » peut nous interroger sur la nature de cette apparente indifférence face au destin de millions d'êtres humains. Est-elle isolée ou bien est-elle partagée par une proportion non-négligeable de nos concitoyens ? Nous pouvons ainsi avoir l'impression qu'il n'y a plus de limites à la légitimation de l'analogie entre le nazisme et n'importe quoi d'autre tant que cela permet de faire taire l'adversaire.

Conclusion

La désacralisation du mal représentée par l'évocation banalisée du nazisme est-elle simplement due à l'immédiateté de la société de l'information et surtout d'Internet³⁶, où l'on ne se donne plus la peine de prendre du recul avant d'exprimer sa colère sur la toile ? Cela ne paraît pas toujours être le cas si l'on se réfère aux essais cités ci-dessus qui ont nécessité une mise en œuvre relativement longue.

Ce dont nous pouvons être sûr est que l'effet produit par la nazification de l'adversaire éteint toute possibilité de réponse. Cela nous donne la sensation, comme dans le documentaire « Hold-up », d'avoir un ennemi commun à abattre, celui-ci étant le pire que l'on puisse rencontrer. Malheureusement, les algorithmes utilisés par les grandes firmes d'Internet ne font que nous conforter dans nos opinions, car les propositions de contenus qui nous sont faites correspondent à ce que nous voulons voir ou entendre. Cela supprime les antagonismes et risque d'enfermer les esprits dans un système apparemment cohérent, à l'abris de tout point de vue extérieur³⁷. Notre violence n'en sera qu'exacerbée car toute atteinte à nos convictions devenues intimes sera vécue comme une intrusion insupportable, comme une blessure narcissique profonde entraînant le rejet de tout débat contradictoire.

³⁶ SMET F. de, *op. cit.*, p. 74.

³⁷ *Ibid.*, p. 121.